

6



Fa ernd Loethes aus
der Strassburger Zeit

~~00. 7~~

000

L'INCONNU
BIENFÉSANT

D R A M E

EN UN ACTE.

PAR

HENRI LEOPOLD WAGNER.



A FRANCFORT
chés les heritiers de J. L. EICHENBERG
I 7 7 5.

BINCONNU

BIENFÉSSANT

DE N. N. N.

EN UN ACTE

DE N. N. N.



A FRANCOFORT

chez les libraires de la Cour

1773

ACTEURS.

CHARLES ROBERT; pere.

FRANÇOIS ROBERT; fils.

MADAME ROBERT.

LOUISE.

MARIE; agée de 8 ans

} ses filles.

UNE SERVANTE.

La Scene est à Marseille.

ACTEURS.

CHARLES ROBERT; puc.
FRANÇOIS ROBERT; fils.
MADAME ROBERT.
LOUISE.
MARI; âgée de 8 ans.
UNE SERVANTE.

La Scene est à Marseille.





Une petite chambre assez mal meublée: quatre chaises de bois, une vieille armoire & dans le fond un lit à rideaux. Quelques images de Saints & deux cartes géographiques en font les ornemens. Madame ROBERT & LOUISE assises à une Table s'occupent très ardemment à des ouvrages de mode. MARIE à coté d'elles tricotte.

MARIE.

Tirés moi d'embarras, Louise; je me suis embrouillée ici au coin.

LOUISE. Mais ne m'interrompés pas si souvent, ma chère; regardés moi faire pour l'apprendre Vous-même.

MARIE. Volontiers.

LOUISE. Ha, ha! Vous Vous avisés de laisser tomber des mailles! c'est fort beau, vraiment! Fi! je Vous aurais crüe plus attentive: — en Vous yprenant comme cela, personne ne vou-

dra plus de Vos ouvrages & puis Vous ne gagnerez plus rien.

MARIE. Comment donc racheter alors le cher Papa?

MAD. ROBERT. C'est pourquòi, mon enfant, il faut bien prendre garde. Voiés! Votre sœur n'est-elle pas obligée de Vous défaire Votre ouvrage de toute une heure?

MARIE. O mon dieu! [en reprenant son bas] Je fais bien ce que je ferai; tantôt, quand mon frere viendra & que Vous dinerés, je continuerai mon travail pour reparer cette faute. — Mais chère Maman! combien de bas faut-il que j'achève encor, avant que Papa nous soit rendu?

MAD. ROBERT. Beaucoup encor, ma bonne enfant.

MARIE. Une centaine, Maman?

MAD. ROBERT. Environ, oui!

LOUISE. Marion, Vous Vous imaginés, je crois, que Vous avez soin toute seule de notre cher pere! ma mere & moi nous travaillons pour lui aussi bien que Vous.

MAD. ROBERT. Cela nous menerait bien loin,

loin, vraiment! si François n'était pas; ce bon garçon en fait plus que nous toutes.

LOUISE. Quelquefois je me sens tentée de lui en porter envie. Mais puis, quand je viens à réfléchir, que c'est notre frere, qui nous veut tant de bien, & que je vois briller dans ses yeux toute la joie, qu'inspire une heureuse réussite, je ne saurais plus lui envier son bonheur.

MAD. ROBERT. C'est bien fait, ma fille; il ne faut porter envie à qui que ce soit, pas même de ses vertus; il vaut mieux les imiter.

LOUISE. Il est pourtant bien dur, ma mere, d'avoir les meilleures vues du monde & de manquer de force pour les amener à leur fin.

MAD. ROBERT. La bonne volonté en soi même a déjà son mérite — en est-ce un de moins à cette enfant là si elle ne fait encor que tricotter un bas? Je suis sûre, que Dieu lui tiendra compte comme d'une bonne œuvre de chaque maille qu'elle fait dans l'intention de contribuer de son côté à la liberté de son pere. Nous autres femmes, faibles comme nous sommes, malgré toutes les peines que nous nous

donnons, nous ne pourrons jamais faire ce que peut un jeune homme vigoureux; en attendant faisons de notre mieux, & prions le bon Dieu de nous conserver François en fanté.

LOUISE. Bien souvent je ne saurais concevoir ma mere, vû la mauvaise chère qu'il fait, où il prend tant de forces necessaires à ces travaux?

MAD. ROBERT. C'est evidemment une grace de Dieu, dont nous ne pourrons jamais allés remercier la providence; & c'est cela même qui me fait espérer avec tant de confiance la fin prochaine de notre misère.

LOUISE. La fin prochaine, ma chère mere? nous sommes encor si éloignées d'avoir les 6000 Livres.

MAD. ROBERT. Soit, mon enfant: mais Vous n'ignorés pas Vous même, que le bon Dieu nous a beni à vue d'œil, que nous avons ramassé en très peu de tems la somme que nous avons en main; Vous savés, quels secours imprévus nous sont survenus: — cet étranger naguères, qui fit un présent si considérable si généreux

généreux à Votre frere — je n'y songe jamais que les larmes ne m'en viennent aux yeux!

LOUISE. Mais, ma chère mere, Dieu ne nous envoie pas tous les jours des anges revêtus de figure humaine.

MAD. ROBERT. Des anges revêtus de figure humaine! — Pourquoi donc envier à l'humanité, l'honneur de la croire capable d'une action élevée? Je Vous le garantis Louise, il y a certainement des hommes bons.

MARIE. Ceux au moins, qui nous ont emmené Papa ne font pas du nombre?

MAD. ROBERT. Il ne nous appartient pas, ma chère, de les juger.

LOUISE. Je Vous en crois ma mere; mais je les croirai toujours bien rares; & c'est tout ce que je voulais dire tantôt.

MAD. ROBERT. Rares? — o pour cela, ils doivent l'être; s'ils ne l'étaient pas, cette terre serait un paradis pour nous & qui se souviendrait alors de Dieu, qui voudrait mourir? mais une seule de ces ames nobles doit faire la paix du genre humain auprès du plus grand

misantrope, tant qu'il saura encor apprécier ce qui est grand, ce qui est vertueux.

UNE SERVANTE. Est-ce ici chés Madame Robert ?

MAD. ROBERT. C'est mon nom : qu'y a-t-il à Votre service, Mademoiselle ?

LA SERVANTE. Des complimens de mon maître & voilà une lettre pour Vous, qui lui est venue par incluse. Adieu.

MAD. ROBERT. Un moment, que je la lise —

LA SERVANTE. [en s'en allant] Il ne me faut pas de reponse.

MAD. ROBERT. Mais écoutez — qui est donc — Louise, courés après & tachés de savoir au moins, qui est son maître. [Louise la suit; Mad. Robert ouvre la lettre, une chaîne d'or en tombe par terre; Marie accourt la relever.]

MARIE. Ah que c'est beau, Maman! que cela brille!

MAD. ROBERT. Je ne conçois pas —

LOUISE. Il me fut impossible de la rattraper; elle s'en courût si vite, si vite! & feignit de ne pas entendre mes cris.

MAD.

MAD. ROBERT. C'est singulier! — Voiés Louise, une chaine d'or — & puis cette lettre qui paraît écrite d'une femme —

LOUISE. Montrés voir, ma mère [elle lit]
 „ Une inconnue qui n'a pas le bonheur
 „ de Vous connaître en personne; mais
 „ qui néanmoins Vous estime après tout le bien,
 „ qu'elle a ouï dire de Vous, prend la liberté,
 „ Madame! en preuve de ce qu'elle vient d'avancer de Vous envoyer la bagatelle ci jointe. Portés la, Madame, ou faites la porter à une de Vos chères filles, cette inconnue qui Vous aime s'en trouvera fort flattée. Si Vous héfitiés à le faire il ne dépendra que de Vous de vendre la chainette & de substituer quelque équivalent à sa place. Vous pardonnerés aisément à l'incapacité d'une femme si elle n'a fû Vous donner qu'une preuve très faible de son estime & de son amour. “

MAD. ROBERT. Eh bien, Louise, que dirés Vous à cela? — Est-ce encor un ange revêtu de figure humaine?

LOUISE.

LOUISE. [sautant au cou de sa mere] Des hommes bons, Maman; des hommes bons! comment en douterais-je, moi, tandis que j'embrasse la meilleure des meres.

MARIE. Que je voie cela encor une fois, ma sœur. [Louise le lui donne, & serre la lettre; sa mere & elle se laissent aller à la reflexion] Mais, voies-c'est pourtant bien beau! à quoi cela sert-il, ma chère mere?

MAD. ROBERT. De collier.

MARIE. De collier! — c'est un collier — oh pour le coup il faut me l'attacher, & voir comme cela me va. [Elle se l'attache & saute en bas de la chaise dans l'intention de se mirer, puis s'arrêtant tout court.] Je n'y songeais pas - c'est vrai — mon frere emporta l'autre jour aussi notre miroir. [Elle se remet tantot à tricoter, & tantot à s'occuper de son collier.]

MAD. ROBERT. Je me tue à force de songer sans pouvoir deviner, d'où — nous sortons si peu — si je n'avais pas de tems en tems quelque ouvrage à remettre —

LOUISE. C'est une écriture de femme,
sans

fans doute, & la lettre le dit aussi - mais ferait-ce — non, c'est impossible encor —

MAD. ROBERT. Voiés donc la petite folle, ne se l'est-elle pas déjà attaché?

MARIE. Jusqu'au retour de mon frere, Maman, je le ferai rire.

LOUISE. L'intention est louable, & j'aime assés François, pour souhaiter que Vous puissés réussir — il lui faut de l'encouragement, hélas!

MAD. ROBERT. Ce n'est que trop vrai.

LOUISE. Depuis quelques mois il est bien plus mélancolique qu'autrefois, & pourtant ce fut lui qui le premier nous exhorta, il y a dix-huit mois de prendre courage.

MARIE. Vous souvient-il Louise, qu'il me disait de ne pas tant pleurer, que cela ne servait de rien à mon pere, & qu'il valait mieux bien travailler!

MAD. ROBERT. J'ai fait la même remarque, mes enfans; mais je n'en fais pas semblant; il pourrait dissimuler & se laisser aller à son

son chagrin en cachette, & alors ce serait tomber de fièvre en chaud mal.

LOUISE. Je crois pour sûr, ma mere, que cet inconnu en est la cause.

MAD. ROBERT. Je Vous en reponds; c'est qu'il est fâché de n'avoir pas encor pû le retrouver, ni le remercier, malgré toutes les peines qu'il s'est données.

LOUISE. Il a l'air si gai, dès qu'une occasion se présente d'en parler seulement.

MARIE. Bon! je suis charmée de favoir cela; allés, je lui ferai bien des questions à son sujet.

ROBERT fils. Que je suis content, ma mere! je l'ai deterré — bon jour mes sœurs!

LOUISE. } Grand merci, chère François!
MARIE. }

MAD. ROBERT. Votre bienfaiteur? — réellement? —

LOUISE. Oh, c'est aussi le nôtre.

MAD. ROBERT. L'avez-Vous abordé — & où?

ROBERT.

ROBERT fils. Pour aborder, ma mere, non: il ne m'était pas possible, hélas! il était encor bien loin de moi & enfila une autre rue avant que je m'en doutasse, je le suivais à grands pas dans la même, mais il avait disparû, & malgré les recherches que je fis par tout le voisinage, personne n'était en état de m'en donner des nouvelles. — Mais il ne m'échappera pas, je Vous en reponds, ce soir - dans la fraîcheur - au port - je suis en extase en pensant seulement que je ferai allés hûreux de le faire lire jusqu'au fond de mon cœur; de mettre toute ma reconnaissance à ses pieds! [s'asseiant & se relevant dans le moment] Non pas, s'il Vous plait; la joie m'aurait presque fait oublier, qu'il n'est pas encor tems d'aller les bras croisés.

MAD. ROBERT. Aller les bras croisés, mon fils, & donner à la nature fatiguée un moment de repos, ce n'est pas la même chose.

ROBERT fils. Croyés-Vous donc, que notre bon pere jouit d'un grand repos? — Dieu nous soit propice! Je me fais les reproches les plus sanglans, toutes les fois que je songe,
 combien

combien la vie que je mène ici est douce & com-
mode en comparaison de celle que ce bon vieil-
lard doit trainer. Si c'est un péché — nom
d'un Dieu! que ce n'en soit pas un, — ce fe-
rait à Vous d'en repondre, ma mere, Vous fa-
vés que dès le commencement —

MAD. ROBERT. Je fais mon chér Fran-
çois, que tu avais l'idée de te faire esclave à sa
place; mais je fais très bien aussi, que sans lui
procurer sa liberté, tu aurais peut-être dans ce
moment le même sort, & que tu aurais comblé
notre malheur par un excès de tendresse.

ROBERT fils. Dieu nous en garde!

MAD. ROBERT. Il y a pourvû en m'in-
spirant la pensée de faire configner mon chér dé-
ferteur chés les capitaines qui vont au Levant.

MARIE. François! [il ne veut pas entendre]
chér François, combien y-avait-il dans la bour-
se que ce Monsieur Vous donna?

ROBERT fils. Je m'en vais Vous le faire
voir dans mon livre; [en allant le tirer de l'armoire il
dit à sa mere] Je le fais par cœur, mais égale-
ment faut-il que j'y couche quelques articles.

[il apporte un grand livre, un écritoire & une plume, Louise lui fait de la place au coin de la table, il s'assied.]

3000 livres chés le banquier Verneuil, dont
je viens de lever les intérêts — 150 liv.

[il les couche sur son registre.]

Plus reçu de mon maître a Louis font 48 liv.

[il les y couche pareillement.]

Ne Vous est-il rien rentré depuis ma chère
mere ?

MAD. ROBERT. Votre sœur a eu beau-
coup de peine ce matin à extorquer 36 livres à
la Marquise d'Obincourt ; voilà qu'elle nous
doit encor 89 livres.

ROBERT fils. [écrivant] Qu'elle ne paiera
pas sitôt.

LOUISE. Si ce n'est pas cette semaine, ce
fera l'autre, elle me l'a promis pour sûr.

ROBERT fils. Promis pour sûr ! — ma
chère enfant, les grands promettent beaucoup —
mais quand il s'agit de tenir parole —

LOUISE. A Vous entendre parler Fran-
çois, on dirait qu'elle est reduite à la chemise ;

B

&c

& cependant elle donna hier encor un repas, dont le feul défert lui revint à cent écus.

ROBERT fils. C'est cela même! pour satisfaire leur plaisir, leur luxe, leur ambition & que fais-je encor, ils dissipent des sommes considérables à pleines mains, & n'en jouissent pas pour cela; le pauvre artisan au contraire qui leur fournit les choses de première nécessité — ils Vous le renvoient d'un jour à l'autre, dût-il dans l'intervalle créver de faim.

LOUISE. Mais hâteusement, que nous ne sommes pas encor dans ce cas, mon frere.

MAD. ROBERT. Et ne craignons pas d'y venir, tant qu'il plaira à Dieu & que Marion voudra bien être assidue. Son gain, tout petit qu'il est, nous a toujours procuré le nécessaire.

ROBERT fils. Ce n'est pas non plus de quoi je parle, mes bonnes gens! Si la Marquise était pauvre, cela me chipotterait bien moins. Mais 89 livres font une bagatelle pour elle, & à nous, si nous les pouvions placer aujourd'hui avec le reste — car je viens d'en parler à notre banquier — elles nous feraient d'ici dans un an 4 liv. 9 sous d'inte.

d'intérêts. — N'est ce pas là un vol subtil fait à mon pere? — Mais le moiën de résister à la force? —

MARIE. Et la bourse donc, mon frere.

ROBERT fils. C'est vrai; voiés ici, tout en haut! D'un ange tutelaire [à ce mot Louise jette un coup d'oeil à sa mere, qui par un sourire lui repond qu'elle comprend sa pensée.] que Dieu m'envoia le 12. Août reçu 414 Liv. Il y avait huit double-Louis ma chère, & dix écus en argent.

MARIE. Oh que cela doit être un bon Monsieur! je ne gagnerais pas tant, je crois, dans une année entière; mais aussi mon chère frere; me paie-t-on fort mal.

ROBERT fils. Soiés d'autant plus diligente. Laiffés moi, que je fasse mon compte.

150

48

36

Somme de - - 234 Liv.

que je remettraï cette après dinée à Mr. Verneuil, si vous l'approuvés ma mere.

MAD. ROBERT. Très volontiers! faites

B 2

comme

comme vous voudrés: je puis me réposer sur vous, je le fais.

ROBERT fils. [Parcourant la page encor une fois]
3648 Liv. — il y manque encor deux mille-trois cent — cinquante-deux: c'est fort! [Remettant le livre à l'armoie, ainsi que l'argent qu'il avait en poche]
Le 12. d'Août, j'en jure bien, me sera un jour de fête, tant que je vivrai.

MARIE. A moi de même, mon frere, chaque fois ce jour là j'irai visiter les églises & joindre mes prières aux vôtres.

LOUISE. Vous me permettrés au moins de vous donner le bras, Marion?

MAD. ROBERT. Mais n'oublions pas le dîner entièrement; quelque peu que nous aïons.

LOUISE. Mettrai-je le couvert?

MAD. ROBERT. S'il vous plait.

ROBERT fils. Vous êtes un petite babillarde, Marion, le savés vous? venés me donner un baiser. [Marie accourt, mais dans le même moment qu'elle va l'embrasser, son frere apperçoit le collier & recule trois pas.] Bien des pardons, ma belle dame, si je vous ai manqué de respect; je croiais parler
à ma

à ma soeur. [Louise & Marie s'entrecroient avec étonnement, la dernière fait à la fin un éclat de rire & s'approche derechef de son frere.]

MARIE. Vous êtes bien gai aujourd'hui, mon frere! jusqu'à me railler —

ROBERT fils [recule encor.] Point du tout, Mademoiselle, je suis du plus grand serieux. Vous portés des chaines d'or — je vous en fais mes complimens — mon pere en porte aussi — un peu plus lourdes, il est vrai — aussi ne les porte-t-il pas au cou & elles ne sont pas d'or. Fi! [Il lui tourne le dos.]

MARIE. François — chère frere! [Il ne l'écoute pas, elle pleure.]

LOUISE. Écoutez la, mon chère, vous lui faites tort.

MAD. ROBERT [apporte un pain, des amandes, une bouteille d'eau & des verres.] Venés, mes enfans; Dieu vous benisse votre diner & celui de votre chère pere. — Vous pleurés Marion? Pourquoi?

MARIE. [toujours en pleurant.] Eh — mais — ce vilain collier là [elle le detache & le jette à terre.]

LOUISE [le relevant.] François s'est fâché de ce qu'elle l'avait mis ; il ne veut pas l'écouter —

ROBERT fils. L'écouter ! l'écouter ! il ne s'agit pas d'écouter ici ; il ne faut que des yeux pour sentir qu'une chaîne d'or va merveilleusement bien à une fille, dont le père est aux fers.

MAD. ROBERT. Vous êtes bon fils, mais pour le coup, je vous assure, que vous étiez mauvais frère ; vous venés de lui faire tort ; vous ne savés pas encor l'histoire de ce collier, & elle ne l'avait mis que pour piquer votre curiosité. Tantôt on nous l'a remis dans une lettre sans que nous sachions d'où —

ROBERT fils [va embrasser Marie : elle sèche ses larmes, lui jette ses bras au cou pour le prévenir] Pardon, Marion — j'étais trop vif, [il demande à Louise le collier par signes, le pèse sur la main] Remis dans une lettre ! — sans qu'on sache d'où ? — mais, c'est de poids — voilà un autre secours imprévu — je me flatte d'en tirer — la lettre qu'apprend-elle ?

LOUISE. Tout autant que rien — la voilà.

[Robert

[Robert fils la lit, la lecture finie il paraît rêveur, il rend la lettre.]

ROBERT fils. Je parie, que je fais —

MAD. ROBERT. En vérité? parlés mon fils.

ROBERT fils. Je n'ai point de secrets pour mes soeurs, il est vrai; mais je me crois obligé de respecter la modeste retenue de l'auteur de cette lettre: à vous, ma mere, je vous en ferai la confidence à loisir.

LOUISE. Oh, je m'en doute déjà; c'est Mademoiselle —

MAD. ROBERT [lui fermant la bouche.] Curiosité & babil! — font-ce des restes de l'éducation qu'on vous donna au couvent?

LOUISE [rougit.] Je ne dirai plus le mot.

MAD. ROBERT. Allons toujours nous mettre à table; nous pourrons jaser également. [ils prennent place & commencent à manger.]

MARIE. Pas moi, Maman; je mangerai tout en tricottant.

ROBERT fils. La raison? s'il vous plait.

MARIE. C'est un manque d'attention, que j'ai eu ce matin; j'en fais pénitence.

ROBERT fils. Tant de sévérité, ma mère:
& depuis quand?

MAD. ROBERT. Elle s'est imposée la loi
elle même.

MARIE. Mais — je ne voudrais pas, qu'on
dît que c'est par ma faute que mon chère père
a été arrêté chés ces barbares, ne fût - ce que
pour une minute. [elle va prendre une bouchée, puis
elle continue son travail.]

MAD. ROBERT. Oh, il s'en trouve de
plus barbares encor, mon enfant! Ceux-ci trai-
tent Votre père avec assez d'humanité.

LOUISE. Qu'importe? nous ne sommes
pas avec lui.

ROBERT fils. Hélas! [en soupirant] qui le
consolera dans ses souffrances; — je m'imagine
le voir; tout courbé sous le fardeau des soucis,
il mouille chaque morceau de pain de ses pleurs,
ne sent pas même ses fers à force d'être mal-
heureux, se fatigue tout le long du jour au tra-
vail & la nuit le repos fuit sa couche — C'est
dur! très dur! [Ils sont tous émus, se taisent quelque
tems & tâchent de se cacher leur attendrissement.]

ROBERT

ROBERT pere. [Son apparition subite met l'allarme par tout.] Ha! ma femme! ha! mes chers enfans! [Il court les embrasser l'un après l'autre.]

ROBERT fils. Juste ciel! [reste assis sans mouvement.]

MAD. ROBERT. Mais, mon Dieu! c'est lui.

LOUISE. Mon pere! [elle veut aller au devant de lui, mais les genoux lui manquent.]

MARIE. Maman! un esprit. [va se cacher près de sa mere.]

ROBERT pere. Non, ma petite! ce n'est pas un esprit; c'est moi — c'est ton pere: — Vous ne Vous attendiés pas à moi aujourd'hui, n'est ce pas? Je lis cela dans Vos yeux. Juste Dieu! que tout a l'air de pauvretéici! Vous Vous êtes défait de tout pour m'assister. — Mais dites-moi un peu ma femme, d'où avés- Vous tiré tant d'argent en si peu de tems; j'avais pourtant embarqué ou vendu tout ce qui en valait la peine! et malgré cela — Vous étendites Vos soins jusqu'à mon habillement; d'où avés- Vous pris tout cela; d'où avés- Vous pris encor

ces cinquante Louis qu'on me remit en m'embarquant, tandis que je n'avais besoin de rien, vû que mon passage & ma nourriture étaient accordés & acquittés d'avance. — Mais parlés donc [Robert fils tombe évanoui.]

MAD. ROBERT. [Se jette en pleurant au cou de son mari; chacune des filles se fait d'une de ses mains, qu'elles baïsent.] — Je ne saurais parler encor. [Enfin elle se remet & montrant son fils] Voilà ton libérateur, Charles, c'est lui qui t'a procuré la liberté. — Dès le premier moment, qu'on nous apporta la triste nouvelle de ton esclavage il ne songea qu'aux moyens de t'élargir: au commencement il voulut s'en aller, se faire mettre aux fers à ta place; rien ne pût le retenir, ni prières ni exhortations furent capables de l'en détourner; je me vis forcée de faire défendre à tous les capitaines qui font voile pour le Levant de le prendre à leur bord. — Alors nous mîmes à l'enchère tout ce dont nous pouvions nous passer, & travaillames de concert en proportion de nos forces; mais si François n'avait pas été, nous n'aurions pas fait grand chemin;

il

il n'a pris du repos ni jour ni nuit : nous avons ramassé un peu plus de la moitié de la somme, à la quelle on avait fixé ta liberté; & ce respectable enfant par ses travaux y a contribué le plus; Marion par son assiduité nous a fourni jusqu'ici le nécessaire —

ROBERT pere. [l'embrassant] Un enfant de huit ans!

MAD. ROBERT. Mais d'où notre fils a pris le reste de la somme, qu'il fallait pour ton élargissement — elle était mise à 6000 Livres, c'est-ce que j'ignore: apparemment qu'il a trouvé des amis qui se sont intéressés pour lui & qui l'ont secouru: à nous il n'en a pas dit le mot; — sans doute pour nous ménager une surprise d'autant plus agréable. Voiés, comme il sent tout notre bonheur! — Ciel, il lui faut du secours. [Elle court à lui, les sœurs de même; elles s'occupent à le faire révenir à force d'eau & de frottemens: Robert pere devient tout rêveur; le fils ouvre enfin les yeux.]

MARIE. Mon frere; ne tombés pas malade; voilà le chér Papa de retour.

ROBERT pere. [après une pause] Malheureux! —

reux! — qu'as tu fait? — comment te puis-je devoir ma liberté sans être forcé de rougir de toi-même? — Une somme si confiderable — à ton age — fils d'un infortuné — d'un esclave — il est impossible que tu l'aies pû lever sans faire en même tems un sacrifice de ta vertu. — Qui voudrait te confier — comment cela pouvait-il rester un secret pour ta mere, si tu n'avais pas des reproches à te faire. — Viens m'avouer, mon fils; — fois vrai — & si tu as pu te rendre coupable — mourons tous. [Il se jette sur une chaise.]

ROBERT fils. [aux pieds de son pere] Mon chère pere, embrassés Votre fils; il n'est pas indigne de porter un nom si doux — ce n'est pas moi qui Vous ai delivré; — je ne devais pas être si hûreux; — mais je soupçonne — je fais à qui nous devons Votre présence. [Le pere l'embrasse; il se leve.] — Ma mere! cet étranger — Vous savés — il y a environ six semaines — qui me fit tant de questions — & pas une pourtant, qui ne fut essentielle pour le mettre en état de pouvoir devenir notre bienfaiteur; — il est ici; je cours le
cher-

chercher, il viendra avec moi, il partagera notre bonheur. [P'en va.]

ROBERT pere. Qui me déchiffrera donc —

MARIE. Un étranger, mon chér pere; oh! un étranger, qui a fait un grand présent à mon frere.

LOUISE. Laissez moi — je m'en vais le raconter. Imaginés Vous Papa; le —

MARIE. Le 12 d'Août.

LOUISE. Qui le 12 d'Août, c'était un dimanche, mon frere qui ne pouvait travailler les jours de fête chez son maitre alla au port pour gagner quelque chose en conduisant son batelet.

MAD. ROBERT. Il tachait de mettre à profit chaque instant.

LOUISE. Et puis entre autres voilà que vers le soir vint aussi un étranger, qui voulait faire quelques tours dans le port; & voilà que mon frere est obligé de lui raconter son histoire.

MAD. ROBERT. Mais Louise; vous oubliés quelque chose.

MARIE. Savés-vous? — comme il le gronda.

LOUISE.

LOUISE. J'y suis. Cet étranger croiait, que mon frere n'avait pas l'air d'un batelier, ni le ton de ces gens là.

MAD. ROBERT. Vraiment! j'en serais très fchée.

LOUISE. Et là dessus mon frere lui repliqua, qu'il ne fefait ce metier que les dimanches, & les jours de fete pour gagner plus d'argent; l'étranger alors le gronda, de ce qu'il était si jeune encor & déjà si avare; mais mon frere lui dit que s'il en savait la raison, il le plaindrait plutôt que de lui faire des reproches si amers, & puis mon frere eut ordre de lui tout raconter.

MAD. ROBERT. Que tu étais tombé en esclavage & comment; que nous étions hors d'état de te racheter —

MARIE. Que nous ne fésions que pleurer, prier Dieu & travailler, & que nous aimerions tant d'être auprès de Vous ou de Vous voir ici.

LOUISE. Et puis quand l'inconnu eut entendu tout cela & que mon frere aborda, l'autre lui souhaita un hûreux changement de notre triste

ste fort; & donna à mon frere, sans lui laisser le tems d'attacher son batelet —

MARIE. Une grande bourse, où il y avait combien?

MAD. ROBERT. Seize Louis & dix écus en argent.

MARIE. Et puis s'en courut vite, bien vite; mon chér pere.

LOUISE. De façon que mon frere ne pût pas l'en remercier seulement.

ROBERT pere. Seigneur Dieu! comment & par quoi ai-je mérité tant de bonté! [se mettant à genoux] le plus hûreux des humains en femme & en enfans; tu m'envoies en outre des bienfaiteurs étrangers! toute ma vie ne fera qu'une suite non interrompue d'actions de grace. [se levant] Mon fils a raison: toutes les circonstances le prouvent; — voilà le mortel à qui je suis redevable de ma liberté: celui qui a pû tant faire à premier abord pour des malhûreux qu'il ne connaissait pas, peut tout seul être capable d'une action si grande et si belle. — Généreux étran-

étranger! ame noble et sublime! — Notre fils ne l'a-t-il plus vû depuis?

MAD. ROBERT. Toutes les peines qu'il se donna pour le rencontrer ont été vaines jusqu'ici. Chaque matinée & chaque soirée il y employa un quart d'heure; car ce tems là, disait-il, je le dois à la gratitude & mon pere lui même me pardonnera — Ce n'est qu'aujourd'hui qu'un hûreux hazard le lui a fait appercevoir de loin.

MARIE. Si nous l'amenait!

LOUISE. Soies persuadée, qu'il le fera; s'il est possible.

ROBERT pere. Bon fils! excellent garçon! & j'ai pû te croire capable d'un trait de bassesse! — Pardonne-moi. Le malheur rend timide — soupçonneux.

MAD. ROBERT. Tranquillisés - Vous mon chër; ne parlons plus de malheur, puisque Vous nous êtes rendu.

ROBERT pere. C'est plutôt Vous, qui m'êtes rendues à moi. Jusqu'ici c'était Vous qui aviez soin de moi, voilà mon tour; dès demain j'irai

j'irai rechercher mes anciennes connaissances ;
elles m'ont de tout tems connu pour homme
de bien ; & je ne doute pas qu'on ne me daigne
confier de nouveau les mêmes affaires dont je
m'acquittais autre fois à la satisfaction d'un cha-
cun. — [Il jette un coup d'oeil sur la table] Mais
mangés donc — Vous étiez au desert. —

MARIE. Non, Papa, un morceau de pain
& tout au plus quelques amandes étaient depuis
votre absence chaque jour tous nos mets.

LOUISE. Auriés - Vous souhaité d'être
mieux traitée que notre chère pere ?

MARIE. Non — pas moi !

MAD. ROBERT. Eh bien ! pourquoi donc
vanter Votre frugalité ?

MARIE. [en montrant la carte géographique]
Voiés voir ici, mon pere : c'est là devant que
nous nous sommes tenues debout chaque soirée
pour Vous souhaiter le bon soir, et prier pour
Vous.

C

ROBERT

ROBERT pere. Pourquoi donc ici ? [en y allant.]

MARIE. Mais voies — voilà ce vilain trou, dans lequel ces mechans Vous ont emmené & vendu.

ROBERT pere. En verité, c'est ici Tetuan.

MARIE. Et puis là, c'est la ville ou Vous étiez intentionné d'aller, quand ils se faifirent de Votre vaisseau; ne s'appelle-t-elle pas Smyrne, cette ville ?

ROBERT pere. Très juste, mon enfant : Vous en savés long —

MARIE. Mais, Vous Vous moqués de moi : il fallut pourtant que je fusse, où était mon pere.

ROBERT fils. [Il entre d'un pas chancelant & tout essoufflé, se jette sur une chaise à coté de sa mere; il veut parler; mais il ne peut pas.]

MAD. ROBERT. Qu'avés - Vous, François — Vous êtes agité — calmés Vous —

ROBERT

ROBERT pere. Parléz donc mon fils, quel creve-cœur avés-Vous ?

MARIE. Ce bon Monsieur ne viendra-t'il pas ? mon frere.

LOUISE. Taifés-Vous ; il ne l'a pas trouvé, — je crois. [Robert baise la main de sa mere avec beaucoup de chaleur ; à la fin un torrent de larmes lui échappé.]

MARIE. J'en ferais vraiment bien fachée.

ROBERT pere. Graces à Dieu ! ces larmes nous le confervent : — deux minutes encor & nous le perdions.

ROBERT fils. [d'une voix entrecoupée] Le cruel ! le cruel ! — et en même tems si bon ! — si bienfésant ! — il ne veut pas me connaitre.

ROBERT pere. Qui ? notre bienfaiteur, — l'avés-Vous trouvé.

ROBERT fils. Au port — il allait se promener — mais il a feint de ne rien favoir.

ROBERT pere. Bon Dieu, quelle grandeur d'ame !

LOUISE. De tous les hommes bons celui-ci est à coup sûr le meilleur, ma chère mere.

MARIE. Ne l'avez vous pas prié de venir nous voir ?

ROBERT fils. Si je l'en ai prié! — je l'en ai supplié à genoux. [se levant & avec vivacité] Libérateur de mon pere, lui ai-je dit, sauveur d'une famille, à la quelle il ne reste par vos bontés d'autre souhait, que celui de vous voir; venés, je vous demande en dernière grace, venés partager notre joie, confondre les larmes de votre attendrissement avec celles de notre extase, de notre reconnaissance — Nous vous devons tout, Monsieur! — tout. En vain; il a nié de m'avoir jamais vu, m'a soutenu que j'étais dans l'erreur, qu'il était étranger, — arrivé ici seulement depuis hier. — Cela peut être, ai-je repondu — mais ne vous remettés-vous pas la promenade dans le port, il y a six semaines — le jeune Robert — son triste recit — les questions que vous me fites — Oh je vous connais trop bien — il m'a soutenu encor que je le prenais pour quelque autre, que quelque ressemblance
frap-

frappante occasionnait ma méprise — Je me suis jetté de nouveau à ses piés, & en embrassant ses genoux je l'ai accusé de cruauté — de barbarie — me suis saisi, en me levant, doucement de son bras, & dans le même moment où j'ai crû entrevoir une lueur d'espérance de le faire céder à mes prières, il m'échappe & se perd dans la foule. — Dieu m'est témoin pourtant que c'est lui même qui a été notre bienfaiteur, — ses traits sont trop profondément gravés dans mon coeur.

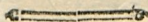
MAD. ROBERT. Tranquillisés Vous, mon fils! Plus hûreux peut-être une autre fois. —

ROBERT fils. Espérance frivole! ma mere; il est inexorable; il n'acceptera jamais ce tribut de reconnaissance que nous nous réservons. Qui fait, s'il ne retourne pas dans ce même moment pour éviter, que je ne fasse —

ROBERT pere. Après tout ce que nous lui devons mon fils, nous sommes tenus de respecter sa volonté même en ce point. — Il ne veut pas accepter les remerciemens que nous au-

rions souhaité lui pouvoir faire de botte, & nous epargne par là en même tems l'idée si humiliante pour une ame sensible, de n'en avoir peut-être pas allés dit. — Mais pour ces actions de graces, ces hommages que nous lui ferons en tous tems, en tous lieux entre nous & en présence de cet être suprême, qui lit dans nos coeurs il ne saurait nous les interdire. Aujourd'hui encor je ferai peindre les mots —
A L'INCONNU BIENFÉSANT
 en caractères d'or sur un grand tableau. Ce monument, mes enfans, posé là au milieu des images des Sts. Martyrs servira de pere en fils aux Roberts de modèle de leurs actions, tout de même que celles-ci leur servent de modèles de leur foi.

F I N.



L'auteur

L'Auteur croit faire plaisir à ses lecteurs en leur communiquant la source, dont il a puisé le sujet de cette petite pièce. L'anecdote suivante mérite sans doute d'être universellement connue: Elle ferait honneur à l'humanité, même si son héros portait un nom beaucoup moins illustre; mais le nouvel éclat, qu'elle tire de ce dernier ne pourra que ravir en extase toute ame philanthrope. Puisse-t-elle aller plus loin encor qu'à la simple admiration, & lui susciter aussi des imitateurs!

Le jeune Robert attendait sur le rivage à Marseille que quelqu'un entrât dans son batelet. Un inconnu s'y plaça, mais il allait en

fortir incontinent, en disant à Robert, qui se présente & qu'il ne soupçonne point en être le patron, que puisque le conducteur ne se montre point, il va passer dans un autre. — Celui-ci est le mien, Monsieur; voulés Vous fortir du port? — Non — Monsieur — il n'y a plus qu'une heure de jour. . . . Je voulais seulement faire quelques tours dans le bassin, pour profiter de la fraîcheur & de la beauté de la foirée. . . Mais Vous n'avez pas l'air d'un marinier, ni le ton d'un homme de cet état. — Cela est vrai & je ne le suis pas en effet: ce n'est que pour gagner plus d'argent que je fais ce métier les fêtes & dimanches. — Fi! avare à Votre âge! cela dépare Votre jeunesse & étouffe l'intérêt qu'inspire d'abord Votre heureuse physionomie. — Hélas! si Vous saviés pourquoi je desire si fort de gagner de l'argent, si Vous me connaissiés, Vous n'ajouteriés pas à ma peine celle de me croire un caractère si bas. — J'ai pû Vous faire tort: mais Vous Vous êtes mal exprimé. Faisons notre promenade, Vous me conterés Votre histoire. . . Eh bien! mon
chér

chër ami, dites moi donc quels font Vos cha-
grins; Vous m'avez disposé à y prendre part. —
Je n'en ai qu'un, celui d'avoir mon pere dans
les fers, sans pouvoir l'en tirer encor. Il était
courtier dans cette ville; s'étant procuré de ses
épargnes & de celles de ma mere, dans le com-
merce de modes, un intérêt sur un vaisseau en
charge pour Smyrne, il a voulu lui même veil-
ler à l'échange de sa pacotille & en faire le
choix. Le vaisseau a été pris par un corsaire
& conduit à Tetuan, où mon malheureux pere
est esclave avec le reste de l'équipage. Il faut
deux mille écus pour sa rançon; mais comme
il s'était épuisé afin de rendre plus importante
son entreprise, nous sommes bien éloignés d'a-
voir encor cette somme. Cependant ma mere
& mes sœurs travaillent jour & nuit; j'en fais
de même chés mon maître dans l'état de jouail-
lier que j'ai embrassé, & je cherche à mettre à
profit, comme Vous voiez les dimanches & les
fêtes. Nous nous sommes retranchés jusques
sur les besoins de première nécessité; une seule
petite chambre forme le logement de notre mé-

nage infortuné. Je croyais d'abord qu'il était possible d'aller prendre la place de mon pere, & de le delivrer en me chargeant de ses fers; j'étais prêt à executer ce projet, lorsque ma mere, qui en fut informée, je ne fais comment, m'affura qu'il était aussi impraticable que chimérique & fit defendre à tous les capitaines pour le Levant de me prendre à leur bord. — Recevés-Vous quelquefois des nouvelles de Votre pere; favés-Vous quel est son patron à Tétuan, & quels traitemens il y éprouve? — Son patron est Intendant des Jardins du Roi; on le traite avec humanité; & les travaux aux quels on l'emploie ne sont pas au-dessus de ses forces. Mais nous ne sommes point avec lui pour le consoler, pour le soulager; il est éloigné de nous, d'une épouse chérie & de trois enfans qu'il aima toûjours avec tendresse. — Et quel nom Votre pere porte-t-il à Tetuan? — Il n'en a pas changé: il s'appelle Robert comme à Marseille. — Ha! ha! Robert . . . chés l'Intendant des jardins — Oui, Monsieur. — Votre malheur me touche, mais d'après Vos sentimens,

mens, qui le méritent, j'ose Vous présager un meilleur sort, & je Vous le souhaite bien sincèrement. . . En jouissant du frais, je voulais aussi me livrer à la solitude: ne trouvés donc pas mauvais mon ami, que je sois tranquille un moment.

Lorsqu'il fut nuit, Robert eut ordre d'aborder. Sortant du bateau, sans lui donner le tems d'en descendre, ni de l'attacher, l'inconnu ne permit pas à Robert de le remercier de sa bourse qu'il lui laissa, en le quittant avec précipitation. Il y avait dans cette bourse huit double-Louis en or & dix écus en argent. Une générosité aussi considérable inspira au jeune homme la plus haute opinion de la sensibilité de l'inconnu: mais ce fut en vain qu'il faisait des vœux pour le rencontrer & lui en rendre graces.

Six semaines après cette époque, cette famille honnête, qui continuait, sans relache, à travailler, pour compléter la somme dont elle avait besoin, étant à prendre un diner frugal, composé de pain & d'amandes seches, voit arriver Robert très proprement vêtu, qui la surprend dans sa douleur & dans sa misère. — Ah! ma femme! ah! mes chers enfans! comment avés-Vous pû me delivrer aussi promptement & de la manière dont Vous l'avés fait? Voiés un peu, comment Vous m'avés équipé; & puis ces cinquante Louis que l'on m'a comptés en m'embarquant sur le vaisseau, où mon
passa-

passage & ma nourriture étaient acquittés d'avance! comment reconnaître tant d'amour, tant de zèle? & ce depouillement affreux, où Vous Vous êtes mis pour moi! — La surprise de la mere lui ôte d'abord la force de répondre; elle ne peut qu'embrasser son mari, fondre en larmes, ses filles de l'imiter. Pour le jeune Robert, il reste immobile sur sa chaise: toujours sans mouvement, & il s'y évanouit enfin.

Les pleurs qu'elle a répandus rendent la parole à la mere; elle embrasse encor son mari, elle regarde son fils, & le montrant au pere: voilà Votre libérateur. Il fallait 6000 francs pour Votre rançon: nous en avons un peu plus de la moitié seulement, dont la meilleure partie est le prix du travail & de l'amour de Votre fils. Ce respectable enfant aura trouvé des amis, qui, touchés de ses vertus l'auront aidé; & puisqu'il projetait, en secret, dès le principe de Votre esclavage, d'aller prendre Votre place; c'est sans doute à lui que nous devons notre bonheur: il a voulu de même nous en laisser la surprise. Voiés comme il le sent! mais secourons le. La mere vole à lui; ses sœurs en font de même. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on l'arrache de son évanouissement; il jette alors ses regards languissans sur son pere: mais il n'a point allés de force pour parler encor.

De son côté tout à coup rêveur & taciturne, le pere paraît bientôt consterné; puis s'adressant

à son fils: malheureux! qu'as tu fait? comment puis-je te devoir ma delivrance sans la regretter? comment pouvait-elle rester un secret pour ta mere sans être achetée au prix de ta vertu? A ton age fils d'un infortuné, d'un esclave, on ne se procure point naturellement les ressources considerables qu'il te fallait. Je frémiss de penser, que l'amour paternel t'ait rendu coupable! Rassure-moi, sois vrai, & mourons tous si tu as pu cesser d'être honnête. — Tranquillisés-Vous, mon pere, repondit-il en se levant avec effroi: embrassés Votre fils, il n'est pas indigne de ce beau titre, ni assés hûreux pour avoir pu Vous prouver combien il lui est chér. Ce n'est point à moi, ce n'est point à nous que Vous devés Votre liberté. Je connais notre bienfaiteur; ma mere! cet inconnu qui me donna sa bourse, m'a fait bien des questions. Je passerai ma vie à le chercher; je le rencontrerai; il viendra jouir de ses bienfaits, les partager & verser avec nous de douces larmes. Le fils raconte à son pere l'anecdote de l'inconnu & le rassure ainsi sur ses craintes.

Rendu à la tranquillité, Robert trouva des amis & des secours. Les succès les plus inattendus surpassent ses esperances, couronnent ses nouvelles entreprises. Au bout de deux ans il se voit riche; ses enfans établis & hûreux goûtent avec lui & sa femme une felicité, qui serait sans melanges, si les recherches continuelles du

fils

filz avaiẽt pà lui faire decouvrir ce bienfaiteur caché, objet de leur reconnaissance & de leurs vœux.

Il le rencontre enfin, un dimanche matin, se promenant seul sur le port. *Ah! mon dieu tuteur!* C'est tout ce qu'il peut prononcer en se jettant à ses pieds, où il tombe sans connaissance. L'inconnu s'empresse de le secourir, & par quelque eau spiritueuse, parvient à le faire revenir; il n'est pas moins empressé à lui demander la cause de son état. — — Ah! Monsieur, pouvés - Vous l'ignorer? Avés - Vous oublié Robert & sa famille infortunée, que Vous rendites au bonheur en lui rendant son pere? — Vous Vous méprenés, mon ami, je ne Vous connais point, & Vous ne sauriés me connaître, car étranger à Marseille, je n'y suis que depuis peu de jours. — Tout cela peut-être: mais rappelés - Vous qu'il y a vingt - six mois vous y étiez déjà, cette promenade dans le port, l'interêt que Vous - prites à mon malheur, les questions que Vous me fites seulement sur les circonstances, qui pouvaient Vous éclairer & Vous donner les lumières nécessaires pour être mon bienfaiteur. Libérateur de mon pere, pouvés - Vous oublier que Vous êtes le sauveur de notre famille entière, qui ne desire plus rien que Votre présence: Ne Vous refusés pas à ses vœux; partagés sa joie; venés confondre les larmes de Votre attendrissement à celles de notre

tre

tre reconnaissance. . Venés . . Doucement, mon ami, je Vous l'ai déjà dit: Vous Vous méprenés. — Non, Monsieur, je ne me méprends point. . . Vos traits sont trop profondément gravés dans mon cœur, pour que je puisse Vous méconnaître: venés, de grâce! . . Et le jeune Robert de le prendre par le bras & de lui faire une douce violence pour l'entraîner, & le peuple de s'assembler autour de ces deux personnages.

L'inconnu alors, d'un ton grave & plus ferme: Monsieur, cette scène me fatigue sans Vous soulager. Quelque ressemblance occasionne Votre erreur; rappelés Votre raison, & dans le sein de Votre famille allés reprendre la tranquillité dont Vous me paraissés avoir besoin. — Quelle barbarie! bienfaiteur de cette famille, pourquoi, par Votre résistance, par Votre refus de m'accompagner, altérer le bonheur qu'elle ne doit qu'à Vous? Resterai-je en vain à Vos pieds? Et serés-Vous assés cruel pour rebuter aujourd'hui le tribut touchant, que nous réservons depuis si longtems à Votre sensibilité? Et Vous, ô mes concitoyens! Vous tous que le trouble & le desordre où je suis doivent attendre, joignés-Vous à moi, pour que l'auteur de mon salut vienne contempler lui-même son propre ouvrage.

Ici l'inconnu se tait. Mais réunissant toutes ses forces & rappelant son courage, pour résister

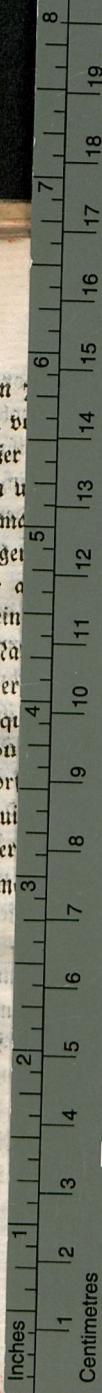
ster à la seduction de la jouissance delicieuse, qui lui est offerte, il échappe dans la foule aux yeux éteints & égarés du jeune Robert, & laisse au peuple étonné un exemple d'un héroïsme, tel qu'il n'avait point encor vu.

Le silence de la desolation, la suffocation du ressentiment succedent à l'agitation dont l'honnête Robert est tourmenté: on est obligé de le porter chés lui, où enfin un torrent de larmes salutaires l'arrache au danger de sa situation.

L'inconnu dont il a été question, le serait encor maintenant, si des gens d'affaires aiant trouvé dans ses papiers, à la mort de leur maître, une note de 7500 livres envoyées à Robert Mayn de Cadix, ne lui en eussent pas demandé compte: mais seulement par curiosité, puisque la note était bâtonnée & le papier chiffonné, comme ceux, qu'on destine au feu. Ce fameux banquier Anglais repond qu'il en a fait usage pour delivrer un Marseillois nommé Robert, esclave à Tetuan, conformément aux ordres de CHARLES DE SECONDAT, BARON DE MONTESQUIEU, PRESIDENT A MORTIER AU PARLEMENT DE BORDEAUX. Dans sa vie active, laborieuse & observatrice Mr. de Montesquieu aimait à voïager. Il visitait fréquemment sa sœur, Madame d'Hericourt mariée à Marseille.

Goe 311b

X2500794



Farbkarte #13

B.I.G.

Inches

Centimetres

1	Blue
2	Cyan
3	Green
4	Yellow
5	Red
6	Magenta
7	White
8	3/Color
9	Black

L'INCONNU
BIENFÉSANT

D R A M E

EN UN ACTE.

PAR

HENRI LEOPOLD WAGNER.



A FRANCFORT

chés les heritiers de J. L. EICHENBERG

1 7 7 5.